

ceding paragraph, leading up to the observation that kinship terminological patterns and kinship behavior patterns are both extended but not isomorphically and thus the limits of much previous analysis and the need for “a detailed rather than vague general accounting of the relationship between linguistic categories and behavior” (200).

Jeff Marck

**Kuba, Richard, and Musa Hambolu** (eds.): *Nigeria 100 Years Ago. Through the Eyes of Leo Frobenius and His Expedition Team*. Frankfurt: Frobenius Institut, 2010. 81 pp. ISBN 978-3-9806506-4-9. Price: € 16.00.

This beautifully produced small book contains a set of 8 essays concerning the expedition of Leo Frobenius to Nigeria in the years 1910–1912. The authors – three Nigerians and five Germans – discuss Frobenius from a variety of perspectives.

The Institute’s director, Karl-Heinz Kohl, reflects on Frobenius’ “vision” and his legacy in Germany since his death in 1938, arguing that the current renaissance of interest in Frobenius represents “the rediscovery not of a scholar but of a poet and an artist congenial to the people he studied.” Olayemi Akinwumi reviews the history of German interest in what eventually became Nigeria during the second half of the nineteenth century, whilst Musa O. Hambolu looks at Nigeria in the years of Frobenius’ expedition (1910–1912), quoting his remarks on Mokwa, Bida, and Tivland. Hans-Peter Hahn argues against throwing out the baby with the diffusionist bathwater, urging anthropologists to overcome their reluctance to “compare craftsmanship and artwork from different continents,” as Frobenius once attempted to do. Richard Kuba examines Frobenius’ approach to travelling in a caravan, his “less than delicate” manner of dealing with Africans and the role of Bida, his main interpreter/negotiator/organiser. One cannot help pitying Frobenius, whose limited language skills made it necessary for a chain of translators to translate “for example, from Jukun to Hausa, then from Hausa into English and finally into German.” Foyayemi Famoroti assesses Frobenius’ contribution to the recognition of African art as constituting a special field of study, related to the study of emotion. Gabriele Weisser analyses the documentation of 170 Nigerian masks by Frobenius and his team. Finally, the late Editha Platte revisits the vexed question of what happened to the bronze head of the Yoruba water deity Olokun which Frobenius “found” in Ife. Having examined the contemporary records, including those of Frobenius’ trial on charges of stealing ethnographic objects, she concludes that he was probably truthful in claiming that he was obliged to leave the head in Ife but that “the whereabouts of the original remain in the dark.”

The main attraction of the book is the large number of wonderful illustrations, at least half of them in colour, drawn from the 80,000 images in the Frobenius Institute’s online databank – photographs, paintings, maps, sketches – as well as from book covers and a few modern photographs of the Olokun head serving as a modern icon. Many of the watercolours and sketches made by the art-

ist Carl Arriens in Mokwa, Bukari, and Ife are fine examples of early “colonial art,” and even the pencil-and-ink sketches attributed to Frobenius himself have aesthetic as well as documentary value. These are complemented by photographs documenting the members of the expedition, Frobenius’ life and that of his successors Adolf Jensen and Eike Haberland. The book was produced to accompany an exhibition shown in various cities in Nigeria, and other pictures shown there can be seen on the Institute’s website.

Thus on a modest scale (and at a moderate price) we are offered what might seem to be a coffee-table book, yet unlike many coffee-table books is informative, critical, and difficult to criticise.

Adam Jones

**Lemaire, Marianne:** *Les sillons de la souffrance. Représentations du travail en pays sénoufo (Côte d’Ivoire)*. Paris : CNRS Éditions, 2009. 254 pp. ISBN 978-2-7351-1220-3. Prix : € 25.00

Dans l’anthropologie africaniste, les Sénoufo occupent une place remarquable du fait de la richesse de leur art sacré et figuratif. Les Sénoufo sont aussi un exemple de diversité ethnographique. Installés sur une aire de peuplement comprenant le sud-ouest du Mali, le sud du Burkina Faso et le nord de la Côte d’Ivoire, ils sont répartis en plusieurs groupes dialectaux et sociaux. Mais tous font de la valorisation du travail agricole le point central de l’identité sociale. Avec ce livre, Marianne Lemaire comble une lacune de nos connaissances sur les conceptions religieuses et rituelles du travail des Sénoufo Tyebara de la région de Korhogo.

L’histoire des Sénoufo de Côte d’Ivoire est inséparable de celle des Dioula et des Malinké. “Sénoufo” lui-même est un terme dioula servant à désigner les locuteurs de langue siena ou sena, repris par l’administration coloniale française.

Dans le chapitre introductif, Lemaire donne un bref aperçu du thème du travail dans l’œuvre des premiers anthropologues, souligne son importance, puis explore le champ sémantique et lexical de la notion sénoufo de travail. Les familles étendues, les lignages ou les associations d’âge constituent ici les unités de production qui coopèrent habituellement dans les domaines agricole et rituel. Toute la vie du paysan tyebara est centrée sur l’activité agricole qui valorise à la fois la souffrance physique et la souffrance morale, celle-ci permettant de soulager celle-là. Les deux dimensions se complètent toujours. Cette éthique du travail ne dérive pas des conditions de production économique ; ses conceptions sont formulées par le système culturel sénoufo qui fait de la souffrance la source de toute excellence. Et il n’y a pas de souffrance sans les forces de la surmonter. Le travail agricole entièrement dominé par la thématique de l’endurance a aussi ceci de particulier qu’il n’est pas comparable aux autres formes d’occupation comme garder du bétail ou faire du commerce, deux activités auxquelles les Sénoufo se réfèrent souvent, qui ne sont pas à rigoureusement parler du travail mais simplement des formes d’occupation. On comprend donc que les Sénoufo Tyebara aient plusieurs

mots pour désigner le travail. Dans la série des termes relatifs aux activités professionnelles, l'exemple de *baara* ("travail" en dioula) est de ce point de vue significatif, qui montre par ailleurs que l'ensemble ethnique sénoufo a tiré une partie de son vocabulaire social du dioula.

Le chapitre premier brosse le portrait colonial du Sénoufo dont l'ardeur au travail avait déjà attiré l'attention des premiers observateurs européens. Le système social et politique sénoufo est conforme au modèle de la communauté villageoise, en ce sens que le village est l'unité pertinente et le cadre de toutes les activités. Les Sénoufo, dépeints comme travailleurs et pacifistes, disposaient autrefois de milices villageoises levées dans le cadre des classes d'âge. Ils s'opposèrent à la mainmise des envahisseurs extérieurs sur leur pays. Les opérations menées par les armées de Samori Touré et celles du royaume de Sikasso entraîneront dans le dernier quart du XIXe siècle la formation de confédérations villageoises ou de petits États restés à un stade d'évolution embryonnaire. Cette période troublée prit fin avec l'occupation française de la région à la fin du XIXe siècle. La guerre et le labeur requièrent des attitudes psychologiques similaires et ont du point de vue des Tyebara les mêmes finalités. Lemaire rappelle les guerres passées et fait donc un rapprochement avec les relations de rivalité vécues aujourd'hui dans le cadre du travail agricole.

Les concours entre cultivateurs émanent de l'esprit de rivalité. Ils sont le moteur de la dynamique de la production agricole. Le cas de la production de l'igname le montre nettement. Il s'agit d'une culture exigeante qui ne peut être effectuée individuellement ni simplement en famille. Le butage des champs d'ignames est donc organisé collectivement dans le cadre de concours de travail opposant des cultivateurs de villages distincts. Lemaire montre comment cette forme de rivalité intervillageoise est pensée et vécue par les Tyebara sous le modèle de la "guerre" (chapitre II). La description du déroulement des concours, leurs règles, les personnages et le prestige dont jouit en particulier le champion de travail agricole font de cette rivalité un de moments privilégiés de l'expression de l'identité sociale. Le recours à la magie et la "sorcellerie de la houe" montrent toute l'intensité dramatique et émotionnelle de ces concours qui peuvent déboucher aussi sur une relation d'amitié.

L'accompagnement des concours, et en général des activités quotidiennes et rituelles, par le chant vocal ou instrumental est un phénomène sociologique majeur. Justement, le rôle de la musique dans l'accomplissement du travail agricole en pays sénoufo tyebara est la matière du chapitre III. Pour les hommes, souligne Lemaire, l'accompagnement du travail agricole par la musique n'est pas qu'un simple divertissement. Le rôle des musiciens villageois, venus louer l'éthique du travail physique, consiste à provoquer et célébrer la rivalité entre les cultivateurs. Placés au bord du champ, les petits orchestres de xylophones composés exclusivement d'hommes entonnent des chants de labeur adressés aux cultivateurs et au champion, encouragés à donner la mesure de leur talent, à surpasser les adversaires et à surmonter la souffrance.

Dans les activités des femmes tyebara, en revanche, travail et divertissement sont indissolublement liés. Tel est le cas notamment du travail de damage des maisons. Mais ici aussi, les chants féminins collectifs entonnés par les membres d'une même classe d'âge évoquent la souffrance que les travailleuses s'efforcent de dominer. L'expression de la souffrance morale par les femmes est une façon de soulager leur souffrance physique due au travail. La souffrance physique (de l'homme) et la souffrance morale (de la femme), qui fondent la division sexuelle de l'éthique du travail avec son versant masculin et féminin, trouvent également leur expression dans la division sexuelle du travail de deuil. La mort, la douleur ou encore la solitude de l'épouse séparée de ses parents et dont le statut est comparable à celui de l'orphelin sont autant de thématiques des chants féminins (chapitre IV).

Le chapitre V traite des interdits de travail agricole édictés selon des temporalités et des modalités diverses. En effet, ces interdits s'appliquent à des individus dotés de qualités particulières, aux membres des institutions initiatiques, à des objets ou à une portion de la terre, mais tous concernent en fait le travail. Promulgués par les ancêtres, les génies ou les jumeaux, ces interdits constituent donc des jours de repos que l'auteure qualifie à juste titre de "chômage rituel". En font notamment partie le jour de marché des ancêtres, des génies ou des jumeaux, etc.

En réalité, les interdits de travail agricole sont des occasions pour l'accomplissement des travaux rituels qui sont également éprouvants (chapitre VI). Le domaine rituel qui constitue le prolongement du travail montre que le profane n'est pas exclusif du sacré. Sont particulièrement instructifs l'analyse des rituels funéraires et des travaux de l'initiation au *poro* et au *sandogi*. Les rivalités dans ces travaux rituels sont pensés en termes agricoles, identiquement avec leur part de souffrance physique et morale. En définitive, comme le montre bien Marianne Lemaire, le travail agricole chez les Sénoufo Tyebara est une "école du savoir-faire, du savoir-souffrir, du savoir-dire la souffrance et du savoir-lutter" (224).

L'ouvrage est bien rédigé et aisément maniable. Plusieurs photos, une carte et un glossaire des principaux termes vernaculaires cités complètent cette étude. Le lecteur notera simplement le décalage entre la pagination du contenu de l'ouvrage et celle indiquée dans la table des matières. Cette erreur technique n'enlève rien à la qualité de ce livre très instructif sur les représentations culturelles du travail en pays sénoufo de Côte d'Ivoire.

Youssef Diallo

**Leonard, Karen Isaksen, Gayatri Reddy, and Ann Grodzins Gold** (eds.): *Histories of Intimacy and Situated Ethnography*. New Delhi: Manohar Publishers, 2010. 312 pp. ISBN 978-81-7304-873-9. Price: Rs 795

Writing about ethnographic fieldwork was at its high point in the late 1980s and early 1990s, including writing about the particularities of fieldwork by cultural anthropologists on women's issues and, especially, by women cultural anthropologists. Then there was a lull. The good news is that the lull has been broken by this collection of